

# PROJET BURDICK

par l'Ouvroir



# Sommaire

Avant-Propos.....	4
<b>PREMIERE PARTIE</b>	
Rédaction, mode d'emploi.....	8
<i>Le Capitaine Tory</i> .....	10
<i>Autre temps, autre lieu</i> .....	14
<i>La Chambre du second</i> .....	20
<i>Les Sept Chaises</i> .....	26
<i>La Harpe</i> .....	30
<i>Sous la Moquette</i> .....	38
<i>La Bibliothèque de M. Linden</i> .....	42
<b>DEUXIEME PARTIE</b>	
Photographies, mode d'emploi.....	50
<i>Les Mains Sales</i> .....	51
<i>L'Oeuvre de Dieu, la part du Diable</i> .....	53
<i>Après la guerre des chocolats</i> .....	55
<i>La République des Rêves</i> .....	57
<i>Le Peuple de l'Ombre</i> .....	59
<i>La Stratégie des Antilopes</i> .....	61
<i>Le Troisième Homme</i> .....	63
Remerciements.....	66



# Avant-Propos

Cher Lecteur,

Nous sommes l'Ouvroir.

**OUVROIR : nm.**

- 1- Lieu de travail en commun.
- 2- Espèce d'asile ou d'atelier de charité pour les femmes pauvres et les jeunes filles qui y reçoivent aussi l'instruction primaire.
- 3- Particulièrement, dans les communautés de filles, lieu où elles s'assemblent à des heures réglées pour travailler à différents ouvrages.

*Définition d'OUVROIR tirée du Littré*

L'Ouvroir est une ACF (Activité Complémentaire de Formation) qui, à la manière de l'OuLiPo (l'Ouvroir de Littérature Potentielle), travaille sous contrainte. Des contraintes nouvelles et anciennes, difficiles ou moins difficiles, comme le dit le texte de présentation de l'OuLiPo par Marcel Bénabou et Jacques Roubaud.

Nous avons ici réutilisé l'idée de l'album *Les Mystères d'Harris Burdick* de Chris Van Allsburg (publié chez l'École des Loisirs) en écrivant des textes pour illustrer sept images de l'album, sélectionnées par nos soins. Ces textes sont tous très différents en ce qui concerne le style et les contraintes.

Nous avons ensuite, à l'inverse, pris des photographies à partir de titres de livres que nous avons sélectionnés au hasard dans la bibliothèque du lycée.

Ce livre que vous tenez dans la main, que vous avez posé sur votre lit ou que vous avez sur les genoux (ou que savons-nous encore !) est le fruit de six mois de travail de l'Ouvroir, groupe de 10 lycéens de tous niveaux confondus.

Nous vous souhaitons une bonne lecture.

Sincèrement vôtre,

L'Ouvroir



# **PREMIÈRE PARTIE**





# PROJET BURDICK :

## RÉDACTION MODE D'EMPLOI

Une nouvelle complète de 777 mots par image (deux mots liés par une apostrophe seront considérés comme un seul mot : *l'éléphant = un seul mot.*)

777 : 7 textes avec 7 références chacun pour 7 illustrations.

### Idées pour la rédaction des textes :

1) Rédaction individuelle (une personne = un texte) : non, les textes ne seraient pas assez riches et intéressants.

2) Rédaction par tout le groupe : non, pas assez productif, et risque de ne pas donner quelque chose d'intéressant.

3) Rédaction par deux ou trois : non, pour la même raison que l'idée ci-dessus.

4) Rédaction à plusieurs, les uns après les autres : peut-être, mais attention aux incohérences.

5) Rédaction individuelle, puis un autre membre de l'ACF change un nombre de mots défini, il réadapte le texte (deux personnes ?) : Risque d'effets inintéressants ou inexistantes.

### Nous avons décidé de fonctionner avec l'option n°5 :

Chaque texte est écrit à plusieurs : trois élèves par texte. L'un commence, un autre prend la suite, et un dernier termine le texte (250 mots par personne)... Ainsi, l'histoire change en fonction de l'interprétation de l'image qu'a eue le rédacteur. Il faut s'adapter à ce qui était écrit avant afin qu'il n'y ait ni coupure ni incohérence sans toucher au texte déjà écrit (même style, pas d'effets d'absurde). Toutefois, l'interprétation doit être différente. Pas de communication entre les rédacteurs d'un même texte.

Dans chaque texte, il doit y avoir des références communes à tous les textes. Ces références sont :

- Oiseau de papier
- Chaise volante ou bonne sœur volante
- Musique avec l'addition d'un adjectif féérique
- Chose sous la moquette ou sous le sol
- Lanterne qui bouge trois fois ou goélette ou bien idée de lumière et du chiffre trois.
- Journal intime ou livre magique
- Rail sur la mer

Les phrases descriptives de chaque image doivent être intégrées au texte correspondant, que ce soit par le premier, le deuxième ou le troisième rédacteur.

Si une contrainte est mise en place par celui qui commence le texte, les deux autres doivent la suivre aussi. A la fin, quelqu'un qui ne fait pas partie des trois rédacteurs d'un texte doit vérifier s'il y a incohérence ou non.





## **LE CAPITAINE TORY**

*Il balança sa lanterne trois fois et la goélette  
apparut lentement.*

## **Contrainte(s) utilisée(s)**

Le texte est écrit au conditionnel, dans une atmosphère jouant sur le contraste entre l'innocence et la légèreté de la narration et le cadre sale et nauséabond de l'histoire.

# CAPITAINE TORY

La nuit tomberait comme leurs chopes sur le comptoir crasseux. Autour de lui, tout le monde rirait, l'oubliant, les femmes sur les genoux, quelques sous sur la table. Il verrait tout cela, silencieux. Pas choqué, oh non. A un moment, il verrait voler ce petit oiseau de papier doré. Il ne s'en étonnerait pas. Il aurait juste envie de clouer ce moment au fond de son crâne. Il y aurait même peut-être une belle bagarre, près de lui. Mais la chaise qui vole, c'est dehors qu'il la verrait. Ce serait comme une lumière qui lui brûlerait les pupilles. Assis, seul, sur son banc, il aurait cet air. Pas blasé, mais plutôt d'éternel émerveillement.

Parfois, on lui parlerait. Il n'y ferait pas attention, fixerait cette lumière dans les yeux. Il ne verrait pas ces femmes à leur bras, monter l'escalier branlant.

Son ciel à lui n'aurait pas de chandelles pour briller. Il serait illuminé dans son noir. Et cette soirée brumeuse ne serait pas une soirée brumeuse. Une sortie, un pendant, une entrée. Pour lui, ce serait tout ça.

Tout ceci, il ne le penserait pas. Tout ceci serait pour lui une douce inconscience. Sans le savoir, il pleurerait. Il se souviendrait d'un rire. Il respirerait le souvenir du rire de sa sœur.

A travers la larme, il verrait, comme au travers d'un kaléidoscope, un instant de brume vivante. Il verrait ces tristes rires de débauche flottant dans la pièce. Alors il n'en pourrait plus. Il boirait ses larmes et sortirait dans la nuit.

Abandonné à lui-même il dériverait vers les quais, finirait son bourbon, sans un mot, s'assiérait et plongerait ses yeux remplis de lumière et de noirceur à la fois dans le silence de la mer qui ce soir-là aurait décidé de lui conter une féerique mélodie.

Il repenserait alors innocemment à cette nuit où la vie en aurait décidé autrement, cette nuit où il aurait bu la tasse, et où la mer l'aurait rejeté, lui le marin, le capitaine, capitaine Tory.

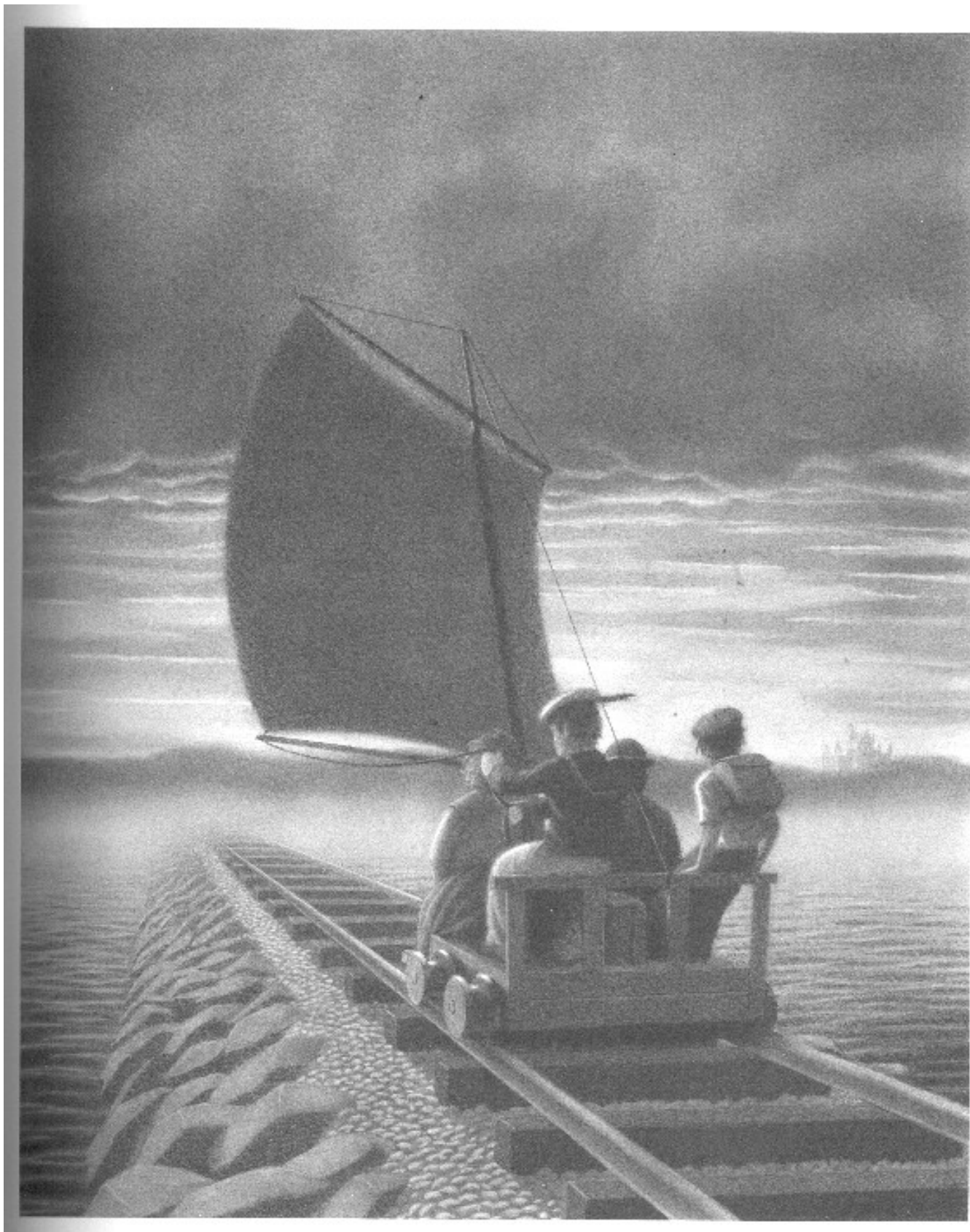
Alors il repenserait au bonheur, oui parce qu'il serait annihilé par toutes les autres émotions, le bonheur serait une chose que l'on obtient, une passade, le bonheur se lasserait de vous comme d'un caillou et repartirait vite vers d'autres victimes innocentes et niaises. Tory lui aurait oublié le bonheur, pour ne plus se faire avoir comme un bleu. Son bonheur aurait été la mer, et la mer serait bleue.

Il verserait une larme - cela ferait beaucoup pour la soirée - il devrait en être plein.

C'est enfin qu'il penserait à moi. Alors dans le silence de la nuit il viendrait me prendre par la main et m'emmènerait voir, mais d'abord il trouverait une lanterne, très importante la lanterne, m'emmènerait donc sur les quais dans une brume tenace de cette Tamise, et trois balancements de lanterne plus tard elle apparaîtrait magnifique dans sa robe noire illuminée, cette goélette deux mâts, ancrée si proche et si loin de nous, comme transportée dans un autre espace-temps. Nous resterions là, cois, le trop plein d'émotion le ferait encore pleurer, c'en serait trop pour une seule soirée, il me raconterait la goélette, oiseaux des mers volant et virevoltant par mers et océans.

Alors le vent soufflerait lentement sur l'eau calme et ondulerait la ville à la manière d'un livre enchanté. La goélette serait frêle et belle dans la douceur de la nuit. Les voiles repliées s'agiteraient lentement sous l'emprise de ce vent salé, la coque humide glisserait sur ce liquide opaque et froid. Le capitaine sourirait près de moi, tendrait son bras vers elle, qui émergerait de la brume, le silence régnerait. Il n'en voudrait ni à la mer, ni à son bateau, ce

serait seulement la chance qui lui aurait manqué. Les cloches sonneraient, troublant la nuit de leur choc puissant, ils seraient les seuls sur le quai et les seuls dans cette ville glacée. Le capitaine, lentement, abaisserait son bras et éteindrait la lanterne, la brume envelopperait la goélette masquant sa sombre silhouette qui s'effacerait. Le capitaine rirait doucement mais je pleurerais. Son image disparue resterait gravée dans ma mémoire. Elle qui, si éphémère, redonnerait le sourire au capitaine mais elle qui, pourtant, était si proche de son désastre. Les yeux en larmes je regarderais stoïque les vagues en rail sur l'eau. L'odeur de la lanterne se rependrait autour de nous, le capitaine m'attraperait la main et m'emmènerait. Le vent sifflerait au bord du quai, je ne reconnaîtrais pas le chemin, la lune à peine visible montrerait sa pâleur froide. Je sentirais sous le sol comme une forte attraction, la fatigue et le froid m'endormiraient peu à peu, le monde s'estomperait autour de moi.



**AUTRE LIEU, AUTRE TEMPS**  
*S'il y avait une réponse, c'est là qu'il la trouverait.*

## **Contrainte(s) utilisée(s)**

Du dialogue, uniquement du dialogue, simplement du dialogue. Simplement ?



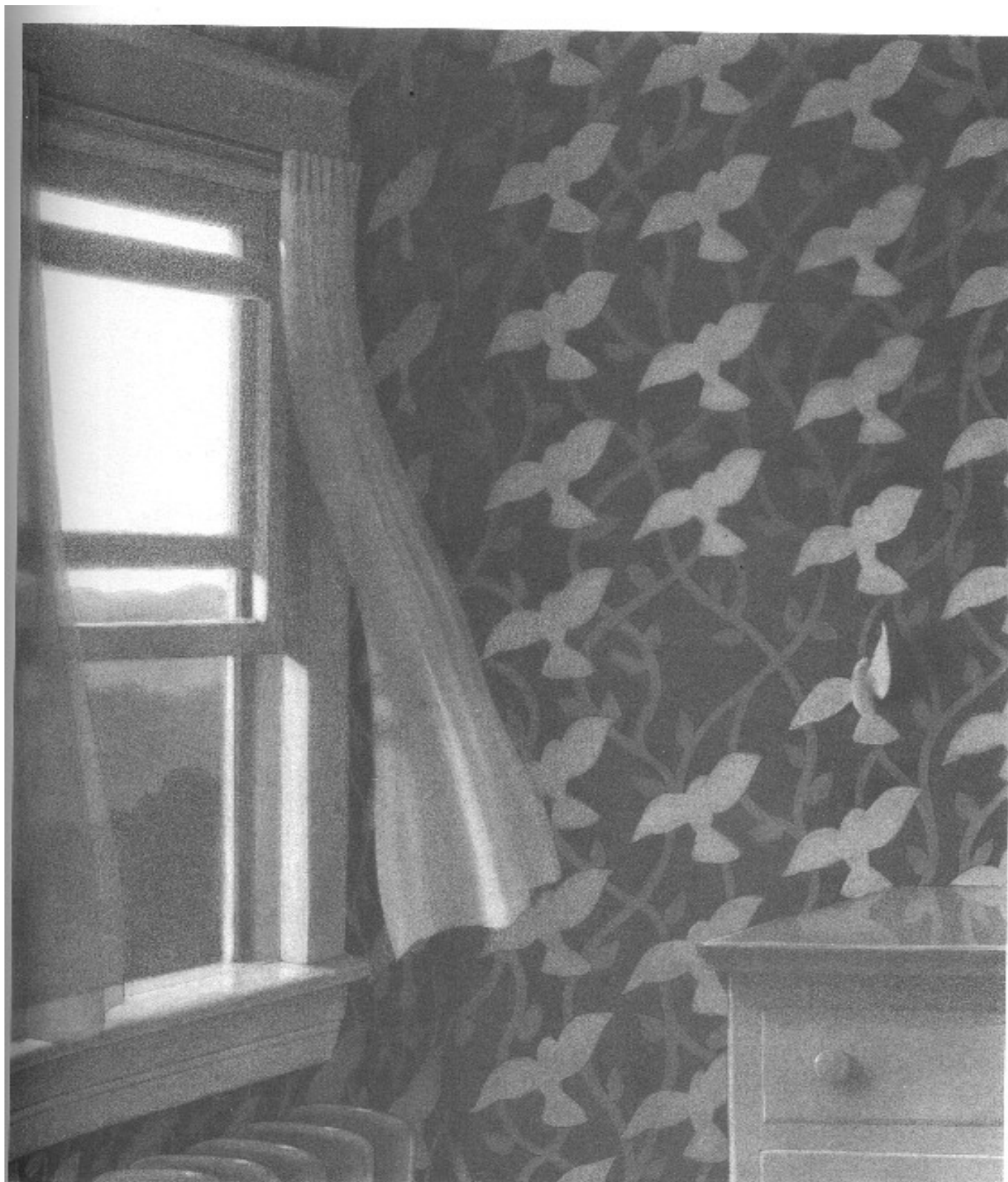
# AUTRE LIEU, AUTRE TEMPS

- C'est l'histoire de...
- D'un homme ?
- Non, d'un oiseau.
- D'un oiseau ? Et ça fait peur ?
- L'histoire ou l'oiseau ?
- L'histoire.
- Ça dépend, quel genre d'histoire te fait peur ?
- Les histoires de fantômes.
- Moi c'est celles de zombies !
- Hum... Dans ce cas elle ne fait pas peur.
- Tu es sûr ?
- Je sais de quoi je parle, il n'y a pas de fantômes dans les montagnes.
- Les montagnes ? Quelles montagnes ?
- De quoi vous parlez ?
- De fantômes.
- Et de montagnes.
- Et d'oiseau !
- Les montagnes ? Quelles montagnes ?
- Vous ne les voyez pas ? Là-bas, derrière le brouillard.
- Moi je ne vois rien.
- Moi non plus.
- Celles où nous allons ?
- C'est possible.
- Moi je ne vois toujours rien.
- Si, moi je vois ! Mais elles sont loin.
- C'est pour ça que je ne les vois pas.
- Et il y a des oiseaux là-bas ?
- Des oiseaux ? Où ça ?
- Dans les montagnes.
- Non, il n'y en a qu'un seul.
- Un seul ? Mais d'où il vient ?
- Je ne sais pas.
- Il n'est pas triste ?
- Je ne sais pas.
- Moi je ne l'aime pas ton histoire.
- Moi non plus.
- Moi non plus.
- Moi non plus.
- ...
- Un jour, mon papa a vu une sœur qui lévissait.
- Ton papa avait une sœur qui l'évitait ? Pourquoi, il est méchant ton papa ?
- Je ne sais pas. Il était méchant le tien ?
- Si le tien l'était, le mien l'était sûrement.
- Dites, vous croyez qu'on restera dans l'ombre pour toujours ?

- Ça dépend. Qui avance le plus vite entre le vent et les nuages ?
- Les nuages.
- Le vent.
- Je ne sais pas.
- Et, là, regardez !
- Quoi ?
- Où ?
- Hein ?
- Quoi encore ?
- Là-bas.
- Là-bas, mais il n'y a rien là-bas !
- Si, tout au fond, dans les montagnes : un château !
- Ah oui c'est vrai.
- Mais où ?
- Là, sur la droite.
- Hein ?
- Entre les montagnes, derrière les nuages.
- Oui, je le vois bien maintenant.
- Oui, moi aussi moi aussi !
- Et ben moi, je ne le vois toujours pas.
- Mais tu es bête, pourquoi tu regardes mon doigt, c'est derrière.
- Oui, je le vois ! Il est beau !
- C'est vrai qu'il est beau.
- ...
- Attention à la voile !
- Tiens, le vent s'est levé.
- C'est bizarre dis donc, il y a de plus en plus de nuages gris.
- C'est bête on saura toujours pas si c'est le vent ou les nuages qui vont le plus vite.
- On va où ?
- Dans les montagnes.
- Dans le château ?
- Oui, dans le château.
- Je suis sûre qu'il y a des fantômes dans le château.
- Des fantômes gentils ou méchants ?
- Sûrement méchants puisque ce sont des fantômes.
- Pourquoi on va dans le château s'il y a des méchants fantômes ?
- Je ne sais pas.
- Mais si, pour sauver la colombe.
- L'oiseau de ton histoire ?
- Oui, l'oiseau de mon histoire.
- Eh ! Il commence à pleuvoir, va falloir rentrer.
- Non, on est presque arrivés, on va tellement vite !
- ...
- Ça y est, on est arrivés !
- Il y a toujours de la boue dans les histoires.
- Je ne savais pas qu'on était dans une histoire...
- Mais si, l'histoire de l'oiseau !
- Si c'est l'histoire de l'oiseau, c'est la nôtre aussi ?

- Chut !
- Quoi chut ! ?
- Vous entendez ?
- Non.
- Non.
- Non.
- La mélodie.
- Non... Ah si !
- C'est merveilleux...
- Moi je préfère sortir de la boue.
- Moi je n'aime pas la boue.
- Moi non plus.
- Moi non plus.
- J'ai toujours peur qu'il y ait des bestioles dessous.
- C'est bizarre, des bestioles sous le sol.
- Bon, on continue ?
- Oui.
- C'est dur d'escalader.
- Avance fillette !
- Mais pourquoi on va voir l'oiseau qui est tout seul dans son beau château ?
- Je ne sais pas. C'est l'histoire. Les héros ne savent jamais pourquoi ils avancent.
- Mais on n'est pas des héros, on est des enfants !
- Et alors, Mimi Cracra c'est un héros.
- Il paraît que Mimi Cracra elle a un livre magique qui fait apparaître des plantes.
- Ça n'existe pas un livre magique !
- Si ça existe ! C'est monsieur Linden qui l'a dit !
- Moi je ne l'aime pas monsieur Linden.
- Regardez !
- Oh ! Des lucioles !
- T'es folle ! C'est pas des lucioles, c'est des lumières !
- Des lumières de quoi ?
- Mais que font trois lumières suspendues dans le vide ?
- Je ne sais pas.
- Moi non plus.
- Vite ! On n'a pas le temps de se poser des questions !
- Attention à la falaise.
- Il n'y a pas de falaise.
- Si, il y en a une.
- Arrêtez de vous disputer, il faut sauver l'oiseau.
- D'accord. Mais pourquoi il faut le sauver ? Il est prisonnier ?
- Je ne sais pas.
- Allez les enfants, il est l'heure de rentrer maintenant.
- Bon. On sauvera l'oiseau demain.
- Non, demain il y a école, c'est lundi.
- Alors on le sauvera samedi prochain.
- Ou alors si c'était un lapin. C'est mignon les lapins !
- Moi je préfère l'oiseau de papier.
- Moi aussi.

- Moi aussi



## **LA CHAMBRE DU SECOND**

*Tout a commencé quand quelqu'un a laissé la fenêtre ouverte.*

## **Contrainte(s) utilisée(s)**

La contrainte de ce texte est de ne pas utiliser de verbes, conjugués ou pas. L'utilisation de participes passés comme adjectifs est permise (sinon c'est du masochisme).

# LA CHAMBRE DU SECOND

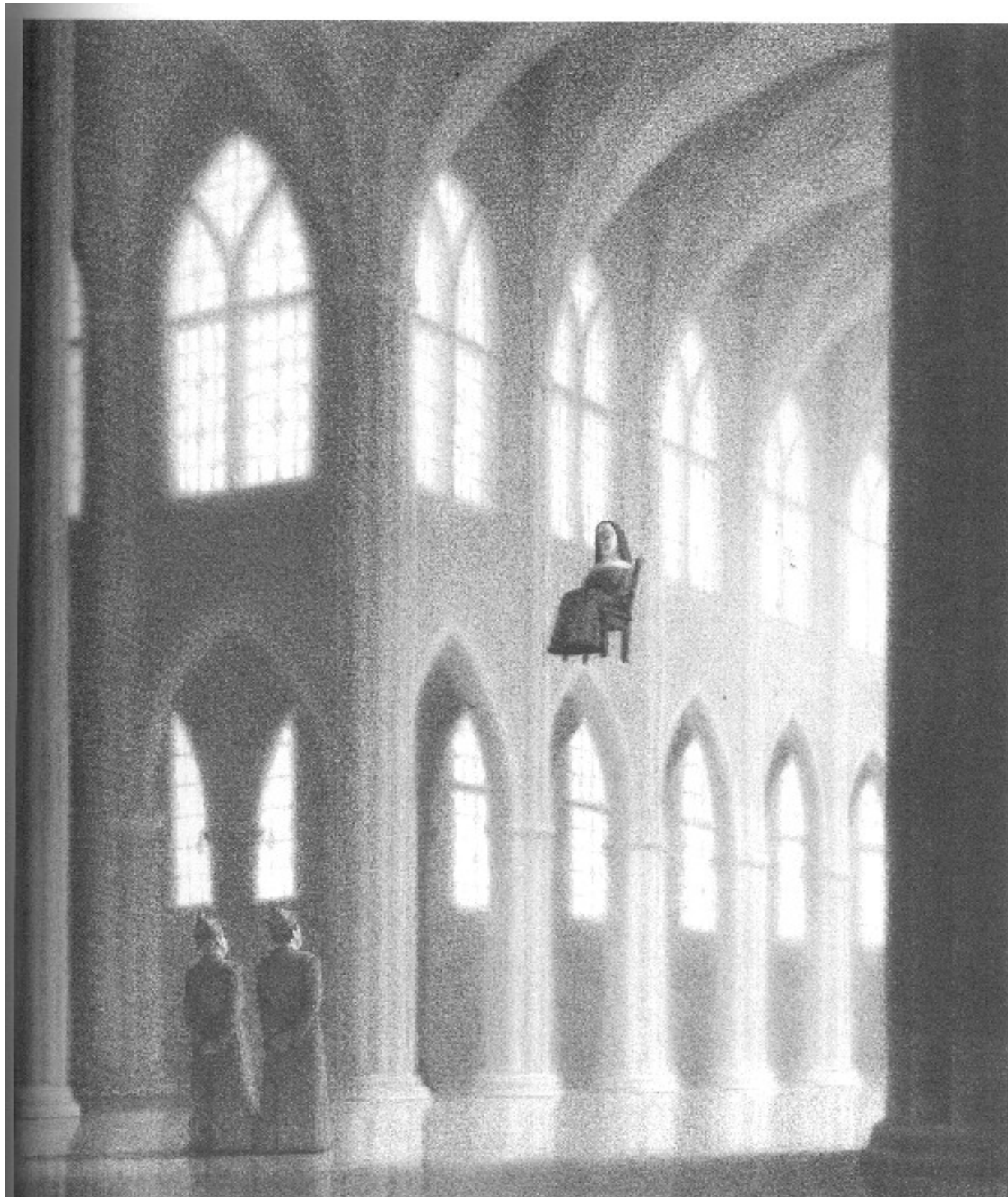
Fenêtre ouverte.  
Fenêtre vite refermée.  
Bien évidemment, chauffage brûlant.  
Et l'écologie, alors ?  
Malgré ma lutte pour l'écologie, encore un chauffage brûlant.  
Molette du radiateur tournée sur 0.  
Hein ? Sur le mur ?  
Colombe manquante !  
Mais ça alors !  
Une colombe à moitié décollée ?  
Colombe vivement écrasée par moi contre le mur  
Pression, pression encore, mais non, colombe enlevée.  
Alors colombe cognée contre la fenêtre.  
Colombe attrapée vite fait, et recollée sur le mur  
Encore Pauline et ses blagues !  
Mais non, mur parfaitement dessiné derrière, avec le bon motif  
Un sorcier maléfique ? Non !  
Des choses bizarres dans cette maison.  
L'année dernière, papa, avec son truc sous la moquette...  
Un jour, maison explosée, et puis voilà tout, fini.  
Bon sinon, pour quelle raison... ?  
Une question fatidique, et vitale.  
Pourquoi les colombes décrochées ?  
Sûrement une réponse évidente, mais laquelle ?  
Et pourquoi pas les autres ?  
Pourquoi seulement deux colombes ?  
Une horrible suggestion dans mon esprit...  
Alors voilà donc son retour.  
Déglutitions, tremblements intenses.  
Mais alors pourquoi il...  
Non, impossible.  
Une idée bien vite chassée de mon esprit.  
Soudain, un grand bruit.  
Descente rapide de l'escalier  
Et si... non, pas déjà, pas si rapidement  
Ouf, enfin voilà Pauline.  
Comment ça, une bonne sœur envolée ?  
Toujours aussi marrante, cette Pauline.  
Inquiétudes envolées, idées changées.  
Mais bien vite une question :  
Pauline... Pauline la même ?  
L'envol de la colombe, et juste après, l'arrivée de Pauline...  
Le retour des pages assoiffées, oh malheur !  
Pauline digérée, colombe arrivée et...

et puis Paf ! Colombine !  
 Non, non impossible.  
 Et là, un profond besoin d'air, des excuses bafouillées en vitesse et hop ! Sauvé. Mais pas pour longtemps, car à peine le temps d'un souffle et voilà encore des colombes !  
 Partout !  
 Fils électriques, parcs, grand-mère...  
 Sus à l'envahisseur !  
 Deux trois coups de balai et voilà, problème résolu. Enfin, pas sans dommages, car plus de colombe, certes, mais plus de Pauline non plus !  
 Tout ça à cause du remue-ménage dehors, probablement trop de violence d'un coup pour son cœur fragile... Ah, maudites colombes !  
 En plus, voilà le facteur ! Pas le temps pour un peu de repos, déjà de nouveaux soucis.  
 Tiens, ça alors... Pas de courrier ? Étrange, mais bon, d'après le proverbe : pas de nouvelles, bonnes nouvelles !  
 Enfin tranquille... Pas trop tôt !  
 Presque plus personne dans les rues d'ordinaire si bruyantes, juste moi et ce silence féérique. Silence ? Pas exactement...  
 Une seconde...  
 Et si...  
 Non...  
 Un violent coup de stress, pourquoi cette douce mélodie sortie de nulle part ?  
 Et ce noeud à mon mouchoir ?  
 Ah ! Mon dieu ! La lanterne !  
 « Eh Pauline, les colombes dans la chambre du second ?...  
 – Ben quoi ?  
 – Mais euh... pourquoi deux décollées ?  
 – Décollées ?  
 – Oui, décollées ! Ta faute ?  
 – Ben, nan... »  
 Encore un bruit, en haut cette fois...  
 Vite, remontée de l'escalier !  
 Ouverture de la porte, presque avec un coup de pied.  
 Porte ouverte, et là...  
 Porte fermée  
 Pourquoi toujours porte fermée, porte fermée  
 Impossible porte toujours fermée  
 Pauline ?  
 Mais... Pauline, disparue !  
 Non... Encore Pauline et ses blagues  
 Eh bien non pas cette fois  
 Stop, colombe plus Pauline ; Colombine et donc...  
 Mais oui ...vite la lanterne  
 Descente de l'escalier  
 Descente encore et encore  
 Ouf, la cave  
 Attention aux escaliers étroits  
 Virage à gauche



À droite  
 Là !  
 Non...  
 Virage à droite  
 À gauche  
 Stop, oui c'est là, sur le coussin, juste à coté, en haut du mur, derrière l'armoire,  
 enveloppée dans un drap  
 Pauline !  
 Non pas Pauline, Colombine  
 Et, dans ses mains, un livre recouvert de lierre blanc  
 Mais pourquoi... Pauline... Non...  
 Non le plus important ; la lanterne, les colombes, la lumière :  
 Mais où ? Très loin tout ça  
 Comment, impossible  
 Si au fond, sous la nappe de maman, avant souvent sur la table de la cuisine  
 Mais maintenant le drap enlevé, dessous, un chariot comme avant pour les mines  
 mais dans l'eau.  
 Tout noir de suie et d'usure  
 Dehors la montagne et le brouillard  
 Mon corps, contact avec le chariot, et hop dehors  
 Le chariot, vite, vite  
 Et les montagnes, grandes, grandes  
 Toujours plus vite !  
 Et brusquement plus de mouvement.  
 Maintenant moi, tout seul dans les montagnes.  
 Devant moi, la lanterne, vert et or.  
 Derrière, dans le paysage une petite cascade et une harpe sur le rebord de la rivière.  
 La lanterne tournée dans mes mains, trois fois à gauche, deux fois à droite, une fois à  
 gauche, quatre fois à droite.  
 Sur la falaise dans l'eau miroitante, plus de lanterne mais un millier de colombes de  
 papier dans le ciel, loin  
 Juste de la joie et....  
 Liberté.  
 Non, pas maintenant encore un effort !  
 Moi reparti aussi vite que possible  
 Et là Pauline, oui Pauline pas Colombine, endormie sur le drap  
 Le livre plein de lierre blanc refermé sur ses genoux  
 Doucement, tellement fragile deux yeux mauves ouverts  
 « Pauline ?  
 – ... Oui ?  
 – C'est fini. »





**LES SEPT CHAISES**  
*La cinquième s'est arrêtée en France.*

## Contrainte(s) utilisée(s)

- La première lettre de chaque phrase est une lettre du titre choisie de gauche à droite (la première commence par « L », la seconde par « E », etc.).
- La dernière lettre de chaque phrase est une lettre du titre choisie de droite à gauche (la première phrase se termine par un « S », la seconde par un « E », la troisième par un « S »).
- 777 mots
- Chaque phrase doit comporter un mot du titre ou de la phrase associée.
- Le texte est découpé en sept paragraphes comportant chacun une référence à une œuvre littéraire ou cinématographique.
- Le 7ème mot, de même que le 77ème et le 777ème, sont composés uniquement des lettres du titre mais ne reprennent pas pour autant un mot de ce dernier.
- Sept références communes à tous les textes.

# LES SEPT CHAISES

La grande salle résonnait de pas lestes. Ekart avançait à grandes foulées, traversant sans y prêter attention les trois tâches de lumière jetées au sol par les hautes fenêtres de la voûte. Soubassements d'un paradis inaccessible, les contreforts du Consulat abritaient une nef de marbres antiques. S'assurant d'être seul dans la galerie annexe, Ekart s'assit quelques instants sur un petit banc arrondi. Élégants, ses cheveux rebelles, sujets aux épis indésirables, étaient bien plaqués en arrière, soigneusement lissés, afin d'affermir le caractère solennel de sa nouvelle fonction au sein de la *Casta Christianica*. Prostré à l'abri des regards, Ekart regarda son image qui se reflétait sur le sol aux dalles de pyrites et de feldspath. Ternies par l'usure de milliers de pas, la roche ne lui renvoyait qu'un duplicata fade du haut de son corps, représentant environ le cinquième de sa personne, des cheveux au flanc. Cependant, il y avait dans le regard de son double quelque chose qui perturbait Ekart, comme un reproche latent, dormant dans son iris jauni, et c'est ce malaise qui le décida à reprendre sa marche, bien déterminé à participer au dénouement de l'histoire qui avait guidé ses pas jusqu'ici ; il se leva et reprit sa marche vers le naos du Consulat. Honteux de s'être laissé aller à tant de faiblesse, il marchait vite et avait dépassé la nef où des rangées de nonnes priaient pour la rédemption d'une France qui prenait un bien mauvais cap.

Avec l'air qu'ont toutes les personnes faisant une action des plus sérieuses, il avançait vers la sombre salle où apparaissait déjà la statue percée. Il étudia chacune des places vides, ces niches si sobres malgré la pierre de Sfard dont elles étaient dallées. Soudain, il remarqua ces mots inscrits à l'intérieur, essaya d'en comprendre le sens, le rapport avec les chaises. En voyant cet origami minuscule, cette sorte d'oiseau doré qui le narguait comme la cour l'avait fait, il siffla et cracha d'agacement ; combien de temps durerait encore son calvaire ? Si seulement son grand ami Dupin n'était pas, lui aussi, mort lors de cette bataille inutile, dans le val ! L'énigme serait résolue sans difficulté, il pourrait mettre un terme au « problème majeur », à la Puissance Sept comme il l'appelait, et rêver simplement un foyer tranquille et sans soucis.

ERAM SALAM MITUS CUEMO NAREP FALUS QUILO : ces sept mots apparemment latins, bien qu'il n'en soit pas sûr, étaient isolés dans chaque niche. Se remémorant les périples qu'il avait vécus pendant sa quête, ses multiples épreuves, Ekart chercha quelle clef pouvait décoder et expliquer ces sept mots. Son ami aurait d'abord rassemblé ce qu'il avait déjà découvert : chacun de ces épigrammes avaient une consonance apparemment latine, si on ignorait ce NAREP inopiné, et seules des lettres usuelles avaient été utilisées ; de plus toutes les lettres semblaient abîmées, sauf la dernière de ce cinquième mot, le P ; Ekart comprenait qu'il n'était pas près d'avoir fini. Encore une fois, les combats, comme celui si violent contre la bête qui de dessous le sol terrorisait la population, lui manquaient, au moins c'était simple : ce travail de réflexion lui faisait penser que son histoire finirait mal, comme dans *Casanova*.

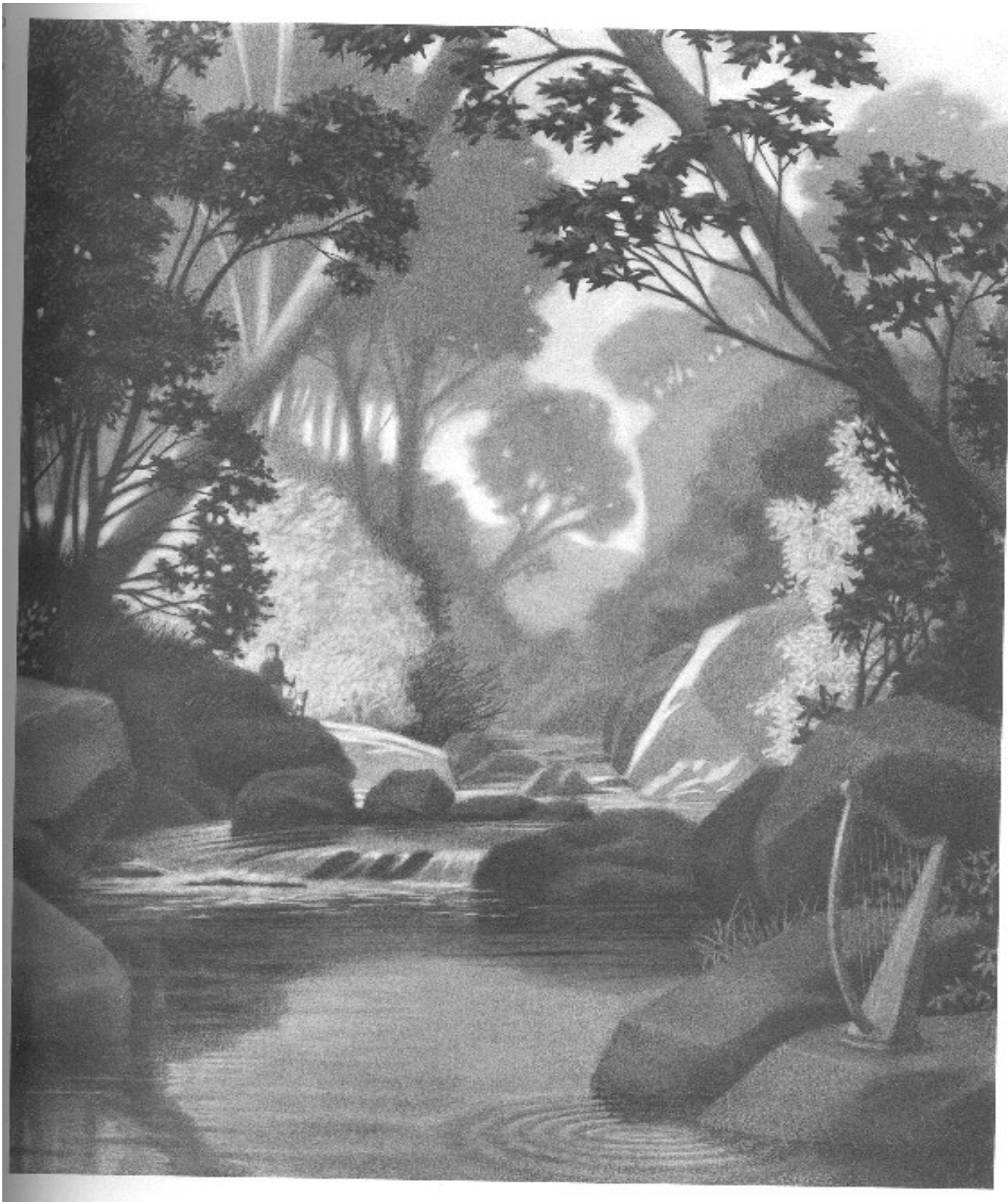
Perplexe il se remit à marcher, passa le *Jardin des délices*, ses pas produisant une musique hypnotique. Il devait arriver au plus vite, le soleil apparaissait presque en son zénith. Traversant le hall rapidement il fit enfin face à la porte imposante du Naos, en chêne centenaire. Elle était ornée de sculptures de jonc. C'était un spectacle splendide de voir la minutie de l'ouvrage et des différents triptyques, mais son cœur cessa d'un coup de battre, un bref moment.

Hormis les scènes de Dante représentées, comme le chemin sur l'eau, Ekart avait

les yeux rivés sur un motif presque effacé, d'aspect sauvage ; il avait l'air d'être fait à la va-vite par l'artisan, gravé en un seul coup. Altérée par le temps, une chaise se dessinait encore sur le bois d'if ancien, une chaise où était écrit NAREP, la cinquième chaise. Il fit quelques pas en arrière, surpris. Serait-ce possible, y aurait-il alors un sens ? Et la porte s'ouvrit : c'était l'heure. Son regard toujours tourné vers la vieille gravure, il finit par entrer, se plaçant au centre de la salle, entouré par les sept bonnes-sœurs à l'oeil vil.

La Sœur Capulet sur sa chaise volante le regarda très durement, la réunion commença pour durer plusieurs semaines.

Elle avait fini par lui remettre le journal intime de Linden, il y lisait cette phrase répétée en boucle : « Aussi mal sera l'assise, elle reposera toujours », comme Dupin, Linden et Pagnol, c'en était fini des recherches, la cinquième chaise fut remplie et la gravure lissée.



## **LA HARPE**

*C'était donc vrai, pensa-t-il, c'était donc vrai.*

## **Contrainte(s) utilisée(s)**

Dans ce texte, la contrainte est d'écrire en heptasyllabes libres.



# LA HARPE

C'est là, il doit y courir  
Les images se confondent  
Dans son esprit d'adonis  
Feuilles, arbres, chemins, bruits,  
Son regard se brouille. Il pense.  
Cette fille, cette plante.  
Sa chère tante si folle  
Elle qui parlait de tout  
Et rien, d'une sœur volant.  
Et de tout comme son père,  
Lui dur, sa mère elle douce  
Et elle qui est partie.  
Elle qu'il a tant cherchée.  
Elle qu'il a tant aimée.  
C'était cela leur secret,  
Ce vieux secret, la forêt.  
Maintenant il se souvient  
Un superbe jour de juin  
Non, à gauche ; plus encore  
Un fabuleux jour de juin.  
Il remontait ce chemin  
Qu'il empruntait si souvent  
Aux aurores, pour aller  
Vers l'école du quartier.  
Maintenant , il se souvient.  
L'impasse du boulanger.  
Il s'approche, hume, sent.  
Un parfum d'été passé.  
Un pigment de fleur fanée.  
La lumière tamisée  
Le temps aurait pu cesser.

Mais il la voit s'éloigner.  
Il ne la discerne plus.  
Mais demain il reviendra.  
Ses vieux rêves enfantins,  
Il les réalisera.  
Les rayons du soleil percent  
Ses persiennes encore.  
Ce matin, le lendemain.  
La porte, fermée à clé  
Derrière lui sa maison.  
Content, ses rêves d'enfant  
Auront peut-être une fin  
Il tourne dans le village,  
Retourne sur ses pas, rien.  
Il continue vers chez lui.  
Toujours rien. Mais là, oui là.  
Et maintenant le déluge.  
De nouveau ce sentiment.  
Vers la forêt trois éclairs  
Brillants traversent les prés.

Continuant son chemin,  
Errant devant la place, il  
Pense. Réfléchit à tout.  
Et soudain c'est le déclic.  
Arpentant fébrilement  
Les rues qu'il connaît par cœur,  
Ses pas au rythme du vent  
Le guident vers son passé.  
Il emploie le chemin des  
Dalles et se souvient quand  
Il sautait à cloche-pied,  
Dans le même état d'esprit  
Mêlant joie et impatience.  
Courant tout le long des cimes,

Ses mains sombrent au toucher  
Sinueux et précieux.  
Il se souvient, avec elle,  
Dans la clairière ce jour :  
Elle s'était mise à jouer.  
Son chien, lui, s'était levé,  
Agréablement surpris  
Par ce joyau musical,  
Se demandant qui jouait,  
Ils pénétrèrent les bois,  
Prirent la voie des fougères,  
Leurs pieds fatigués, meurtris.  
Ça devait être réel.  
Il le fallait, forcément.  
Son esprit lui jouait-il des  
Tours ? Peut-être était-ce un jeu ?  
Il s'en jouait joliment.  
Et il la voit, il l'entend.  
Il se rapproche vraiment,  
Ses pas suivant son instinct.  
A-t-elle changé ? Est-ce un  
Mirage ? L'on se devait  
De vérifier, pour lui, elle.  
Puis Athos stoppa net, ses  
Sens en alerte, se mit  
À renifler cette odeur.  
Il la connaissait si bien,  
Lui était si familière.  
C'était bien cette voie-là.  
Athos suivait son flair et  
Lui le suivait, cœur battant.  
Tellement rapide, aussi  
Loin. Qu'il était impatient !  
La revoir, elle, sa harpe  
Et comment les ondes se

Propageaient sur l'eau si calme.  
Quels instants inouïs, ancrés  
En lui, et fussent-ils faux !  
Essoufflé, il arriva  
Enfin. Elle était bien là.

Rêve devenu réel,  
Une onde, feint, se découpe,  
Sur l'eau plane, arque ses courbes,  
Puis élève ses rondeurs,  
Vieux tissage noir mais beau  
Avant de mourir, enfin.

L'image tangué puis vire,  
Pauvresse éprouvée par l'onde,  
S'étire toujours, encore  
Pour redevenir reflet,  
D'une harpe ainsi posée ;  
Muse tranquille dans la  
Quiétude d'un rai blanc,  
Sa douce courbe épousée  
Par la caresse du temps.

Il s'avance, ensorcelé  
Ses pas foulent l'épais sable,  
Contournent un rocher gris,  
Et s'arrêtent devant un  
Mouvant tapis de cristal.  
Silence, immobilité  
Fuite du temps avérée,  
Seulement par le lent cours  
Aux beaux reflets si vivants.

Origami animé,  
Il coupe l'air, bref espace

D'un instant, il disparaît.

Brusque, enfin il se décide,  
Fait un pas dans l'étendue.  
Croise sur l'aqueuse voie  
Émerge ensuite, tremblant,  
Sur la rive de galets.  
Elle est là, devant lui, près.  
Il la regarde, beauté.  
La harpe luit au soleil,  
Il se souvient, rêverie.

Imprévu, il n'est plus seul.  
Proche, elle est là, lui fait face,  
Belle comme un souvenir.  
Elle tend la main, douceur,  
Effleure une seule corde.  
La note enfle, envahit tout,  
L'espace, mais plus encore,  
Le temps surtout, infini,  
Et pourtant si ridicule...  
Un bel accord cette fois,  
Il vibre, plein, harmonieux.  
Asservit les lois, riant  
Des usages, suffisant.

Lui reste debout et droit.  
Ses pieds s'unissent au roc.  
Ses doigts se tendent encore,  
Tranquilles bien détendus.

Mélodie harmonieuse  
Traverse son cœur battant.  
Il sent sous ses pieds figés,  
L'écho lointain de la terre,

Qui rebondit sous le sol.  
Les deux mains jouent, accélèrent.  
La musique va, s'élance  
Elle aussi courait, volait.  
Lui ne bouge plus du tout,  
Ses pieds grès, ses bras grisés,  
Ne frémissent plus du tout.  
Béat, devenu sculpture  
Ses minces lèvres de marbre  
Fraîches, n'ont aucun regret.  
Puis le livre se referme.



**SOUS LA MOQUETTE**  
*C'était donc vrai, pensa-t-il, c'était donc vrai.*

## **Contrainte(s) utilisée(s)**

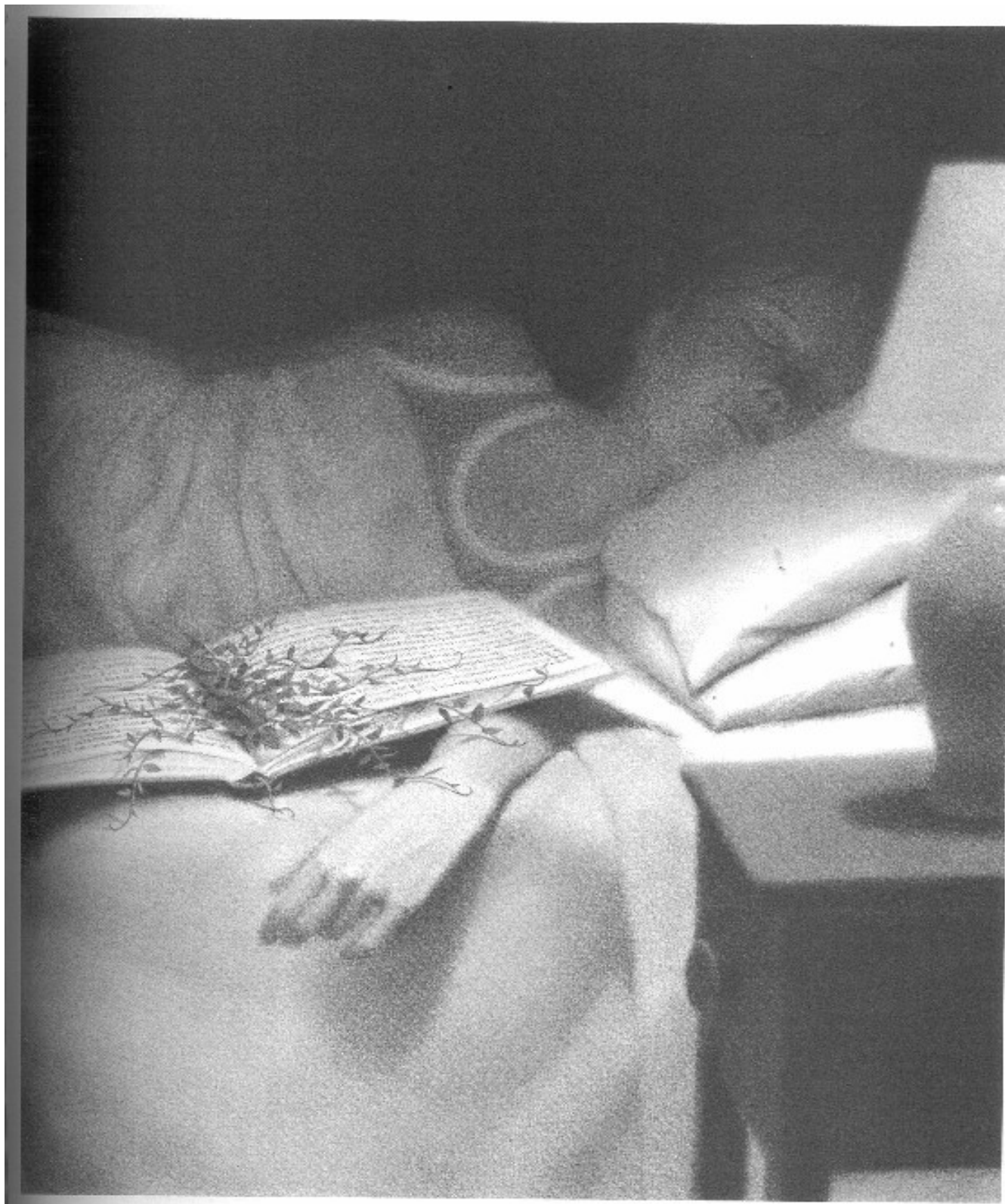
Ce texte doit ressembler à une lettre à un ami, écrite des années après les évènements, dans le style « Te souviens-tu... »



# SOUS LA MOQUETTE

Et tu vois, cette photo, celle de M. Hopkin, un bon ami de la tante de ta mère, tu sais, celle qui avait un arbre centenaire dans son jardin. Et bien M. Hopkin avait un frère, M. Hopkin. Il venait alors juste d'emménager, dans une petite commune perdue en France. Il avait d'ailleurs sur le mur de son salon une photo du canal de Champlin en octobre 1836. On pouvait y voir des arbres aux feuilles multicolores et des passants amoureux de la nature. Il avait aussi une lampe de son arrière-grand-mère, décédée en 1792, une lampe avec un abat-jour en soie qui éclairait de trois couleurs et qui se transmettait de génération en génération dans cette famille. Ce M. Hopkin a eu une drôle d'aventure un jour, un truc vivant sous la moquette ; enfin, vivant, on sait pas, mais quelque chose qui se déplaçait dans l'appartement et qui renversait tous les meubles sur son passage. Dans leur famille, ils ont toujours eu des trucs bizarres. Son fils a eu les motifs de la tapisserie qui s'envolaient ; et sa mère, elle, avait une maison qui volait d'une rue à une autre de temps en temps. Enfin, pour le truc sous la moquette, M. Hopkin avait été prévenu par la concierge mais il ne l'avait pas écoutée. La première fois que c'est arrivé, il a cru qu'il rêvait mais deux semaines passèrent et cela recommença. Il remontait de l'entrée et là, il l'a revue : tu sais bien la chose sous la moquette, elle était réapparue. Tout s'écroulait sous son passage. La bibliothèque du salon, qui appartenait avant à un certain M. Linden, a été renversée. Tous les livres croulaient par terre. Saisi de peur, il prit une chaise et essaya de tuer la chose. Mais alors qu'il frappait l'endroit où elle se trouvait, elle disparut instantanément. Il pensa alors à une seconde hallucination. Mais deux jours plus tard, elle revint. Le même spectacle : tout par terre et au moment où il frappe, la chose disparaît. Poussé par la fureur, il arrache sa moquette, tire, tire mais elle semble indécollable. Il tire de toutes ses forces et là, rien sous la moquette. Il change tous ses meubles de pièce. Une fois que la pièce est libre, il la ferme à clé. Et puis le soir, après cette mélodie merveilleuse, des bruits. Des bruits qui sortent de la pièce. Il s'approche tout doucement. Il écoute, des bruits de griffe, ou de raclure. Mais à peine il entre la clé dans la serrure, que hop, plus rien. Il va se coucher : la fatigue il pense. Il m'a raconté qu'il avait fait un rêve bizarre où il était seul sur des rails au beau milieu de la mer, sûrement l'angoisse. Mais deux heures passent et là de nouveau un bruit. Presque rien, juste un gargouillis comme seule une souris pourrait le faire. Mais pour lui c'est un bruit énorme. Il se lève. Son cœur bat si fort qu'il voudrait le faire taire. Mais cette fois c'en est trop. Il panique. Tu te souviens, il a eu de sérieux problèmes cardiaques. Il a eu bien peur. Après ça il est devenu très pieux et il a séjourné dans un couvent très proche où il croyait voir des trucs hallucinants. Dans le hall, il a cru voir une nonne sur une chaise qui traversait à dix mètres de hauteur. Où en étais-je ? Ah oui, alors il était dans le salon et la chose a déchiré la moquette et lui a sauté dessus, immonde avec de grandes griffes toutes noires et un nez écrasé, un corps de raton laveur aplati, des yeux visqueux, enfin c'est ce qu'on m'a dit. Et puis la bête a couru dans tout l'appartement avant de se réfugier dans la commode de la tante Ursule. Il a eu tellement peur qu'il a fait venir des déménageurs pour sortir le meuble et il l'a fait brûler dans son jardin. Il en avait la larme à l'oeil le pauvre. Et aucune trace de la bête. Tu te souviens d'ailleurs il avait déménagé juste après, un petit duplex sur la rue Victor Hugo je me rappelle bien. Peu de temps après il avait retrouvé son masque africain datant du XI<sup>e</sup> siècle qui avait disparu et qu'il avait retrouvé éparpillé dans l'appartement ; il y tenait beaucoup. Son état n'avait fait qu'empirer après ça il ne voulait plus voir personne. Ce qui m'avait le plus attristé c'est quand on l'avait retrouvé mort couché sur son piano, une de ses

crises sûrement. Enfin on n'a jamais su. Et tu sais le jour de son enterrement, j'avais la désagréable impression que le sol tremblait.



**LA BIBLIOTHÈQUE DE M. LINDEN**  
*Il l'avait prévenu pour le livre, maintenant c'était trop tard.*

## **Contrainte(s) utilisée(s)**

Chaque rédacteur choisit dix livres au hasard dans lesquels il sélectionne une réplique (par livre) de dialogue aussi au hasard, réplique qui devra être réutilisée dans le texte.

Toutes les lettres de l'alphabet sont présentes dans le texte.

# LA BIBLIOTHÈQUE DE M. LINDEN

*(Le rideau se lève, une jeune femme est alitée, un livre sur les draps, son frère et un médecin à ses côtés, assis par terre.)*

**Le frère** - On t'avait prévenue, tu me déçois !

**Le docteur** - Ce livre a failli vous tuer, rendez-vous compte.

**La jeune femme** - Je vais bien !

**Le frère** - Quel jour sommes-nous ?

**Le docteur** - Jeudi 8 pourquoi ?

**Le frère** - Mais non je voulais savoir pour elle.

**La jeune femme** - Mais je vous dis que je vais bien.

**Le docteur** - Heureusement que j'habite à côté, vous ne vous seriez même pas déplacé pour m'alerter.

**Le frère** - Je t'emmerde, j'ai sifflé entre mes dents.

*(Docteur se lève)*

**Le frère** - Il va faire froid bientôt, mais nous pouvons encore nous asseoir un moment. Prenez donc la chaise.

*(Docteur se rassoit)*

**Le docteur** - Et ce M. Linden votre père le connaît ?

**Le frère** - Oui il l'admire, sans aucun doute.

**La jeune femme** - Mais ne le dis à personne, pas même à papa.

**Le docteur** - De toute façon, je pense qu'il va le savoir..

*(Ils regardent tous le livre.)*

**Le frère** - C'est peut-être grave, tu n'as pas revu Juliette ?

**La jeune femme** - Non, juste un kayakiste albinos éclairé par trois lanternes.

**Le docteur** - Naturellement, nous l'appellerons Vénus.

*(Bruits cristallins en coulisse)*

**Le frère** - Mon Dieu elle fait des bruits bizarres *(allume un briquet tout en s'avançant vers sa soeur)*. Je peux ?

**Le docteur** - Mais pourquoi ?

**Le frère** - Elle fait des bruits bizarres.

**Le docteur** - Ah d'accord, vos motivations me paraissent sujettes à caution.

**La jeune femme** - *(affolée)* Arrêtez c'est Cwiny, la chienne.

**Le docteur** - La chienne ?

**La jeune femme** - Oui, j'ai enfermé la chienne dans la salle de bains, alors si tu y vas, ne la laisse pas sortir.

**Le frère** - D'accord et pour le livre ? Il est dangereux, n'est-ce pas, Jamie ?

**La jeune femme** - Plus que tu ne peux l'imaginer.

**Le frère** - Comment cela ?

**La jeune femme** - C'est difficile à expliquer, je ne me souviens pas de tout.

**Le docteur** - C'est normal, les gens ne gardent pas de souvenir de leur coma. Combien de temps est-elle restée inconsciente ?

**Le frère** - Je ne sais pas exactement, quelques jours.

**La jeune femme** - *(méprisante)* Mais ce n'était pas un coma. C'était réel.

**Le docteur** - Quoi Madame ? Vous savez, les fous aussi pensent avoir raison. C'est

pathologique. Venez à l'hôpital, nous réglerons ça avec des personnes compétentes.

**Le frère** - Et c'est vous qui allez vous en occuper ?

**Le docteur** - Ça c'est selon les goûts. Et le service où vous êtes accepté.

**Le frère** - C'est gentil docteur, mais nous nous débrouillerons seuls. *(il l'ignore, parle à sa soeur).*

**Le frère** - Alors, raconte-moi.

**La jeune femme** - Je ne sais pas... C'est diffus. Je me souviens d'une forêt dense et d'une chose qui se déplaçait sous l'humus et qui me poursuivait, où que j'aille...

**Le frère** - Et après ?

**La jeune femme** - Un camembert presque entier ! Puis un détail... la chambre d'Anne. Un origami, avec une toute petite abbesse sur le dos. Et une inscription sur le mur : « Cel nen i ad ki ne criet : Marsilie ! ». Et puis rien. Et puis une mer calme. A perte de vue. Sans rien à l'horizon si ce n'est le tracé de deux rails qui émergeaient des flots. Il y avait un bateau aussi. Non, un wagon. Enfin, c'était un bateau qui avait des roues et suivait les rails.

**Le frère** - Et tu n'as pas revu Juliette?

*(Silence...)*

**La jeune femme** - Non je n'ai pas réussi. Tu ne m'en veux pas ?

**Le frère** - Bien sûr que non !

**La jeune femme** - Tu crois qu'elle est morte ? Tu penses que je devrais y retourner ?

**Le frère** - Ce n'est pas raisonnable, Jamie. C'est peut-être un piège !

**La jeune femme** - Mais tu me prends toujours pour une nouille. Toujours ! Toujours !

**Le frère** - Mais c'est faux ! Tu crois que c'est vraiment indispensable de prendre ce risque ? Ce livre a failli te tuer. Tu m'obliges à faire une chose que je n'aime pas... Je vais devoir appeler maman.

**La jeune femme** - Non ! Elle veut pas que je parle avec des inconnus qui m'offrent des bonbons !

**Le docteur** - Et on ne dit pas ces choses-là au téléphone.

**La jeune femme** - Mais M. Linden ne m'a donné que ce livre ! C'est peu dire tellement sa bibliothèque est gigantesque ! D'ailleurs, vous devez être un passionné docteur... Je sais que vous l'avez lu.

*(Le docteur semble pâlir, son regard à la fois effrayé et las. Il se lève de la chaise.)*

**La jeune femme** - Le docteur Seward, n'est-ce pas ?

**Le docteur** - Je... Comment l'avez-vous découvert ?

**Le frère** - Il n'y a rien de vrai là-dedans.

**La jeune femme** - Au contraire. S'il vous plaît, aidez-moi docteur !

**Le docteur** - Mauvaise idée, mademoiselle.

**La jeune femme** - Très bien alors. Elmett, tu n'as pas une de ces cigarettes de marijuana ?

**Le docteur** - Non arrêtez, bon c'est d'accord. Mais alors une fois là-bas, dites à Juliette que je reviendrai la chercher.

**Le frère** - Vous connaissez Juliette ?

**Le docteur** - À son retour, nous aurons à parler.

**Le frère** - Son retour ? Il faudra tout de même bien comprendre un jour dans quelle société nous vivons !

**Le docteur** - *(prenant la main de Jamie)* Êtes-vous prête ?

**Le frère** - Étrange tout de même, cette discussion que nous avons !

**La jeune femme** - Allons-y. *(Elle ferme les yeux. 15 minutes passent, puis du livre sortent des racines qui s'emparent des pages jaunies. Jamie rouvre les yeux.)*

**La jeune femme** - Ça y est, je lui ai dit...

**Le docteur** - Je ne vous remercierai jamais assez.

**Le frère** - (*abasourdi*) Mais ?!

**La jeune femme** - Je t'expliquerai...





## **DEUXIÈME PARTIE**



# PROJET BURDICK : PHOTOGRAPHIES MODE D'EMPLOI

Réutilisation du 777 = 7 titres de livres dont sont tirées 7 citations qui seront illustrées par 7 photographies.

Des livres sont choisis dans une librairie ou une bibliothèque, selon leur titre. Chacun « vote » et choisit ses préférés, sans nombre maximum, que ce soit parce qu'il les apprécie, qu'il pense que ce titre est intéressant pour le projet ou toute autre raison. Les sept livres ayant le plus de voix sont répartis parmi les membres de l'Ouvroir qui doivent y choisir une citation relativement courte et l'illustrer avec une photographie, en noir et blanc, suivant l'atmosphère des illustrations de Harris Burdick. Les photographies sont, hors cas spécial argumenté, numériques afin qu'elles puissent être retravaillées par informatique.

## **Livres Choisis**

- *L'Oeuvre de Dieu, la part du Diable* (John Irving) : **Florent**
- *Après la guerre des chocolats* (Robert Cormier) : **Élias**
- *Le Peuple de l'ombre* (Tony Hillerman) : **Pauline**
- *Le Troisième Homme* (Graham Greene) : **Rémi**
- *La République des rêves* (Nélida Pinon) : **Victor**
- *La Stratégie des antilopes* (Jean Hatzfeld) : **Rémy**
- *Les Mains Sales* (Jean-Paul Sartre) : **Roxane**

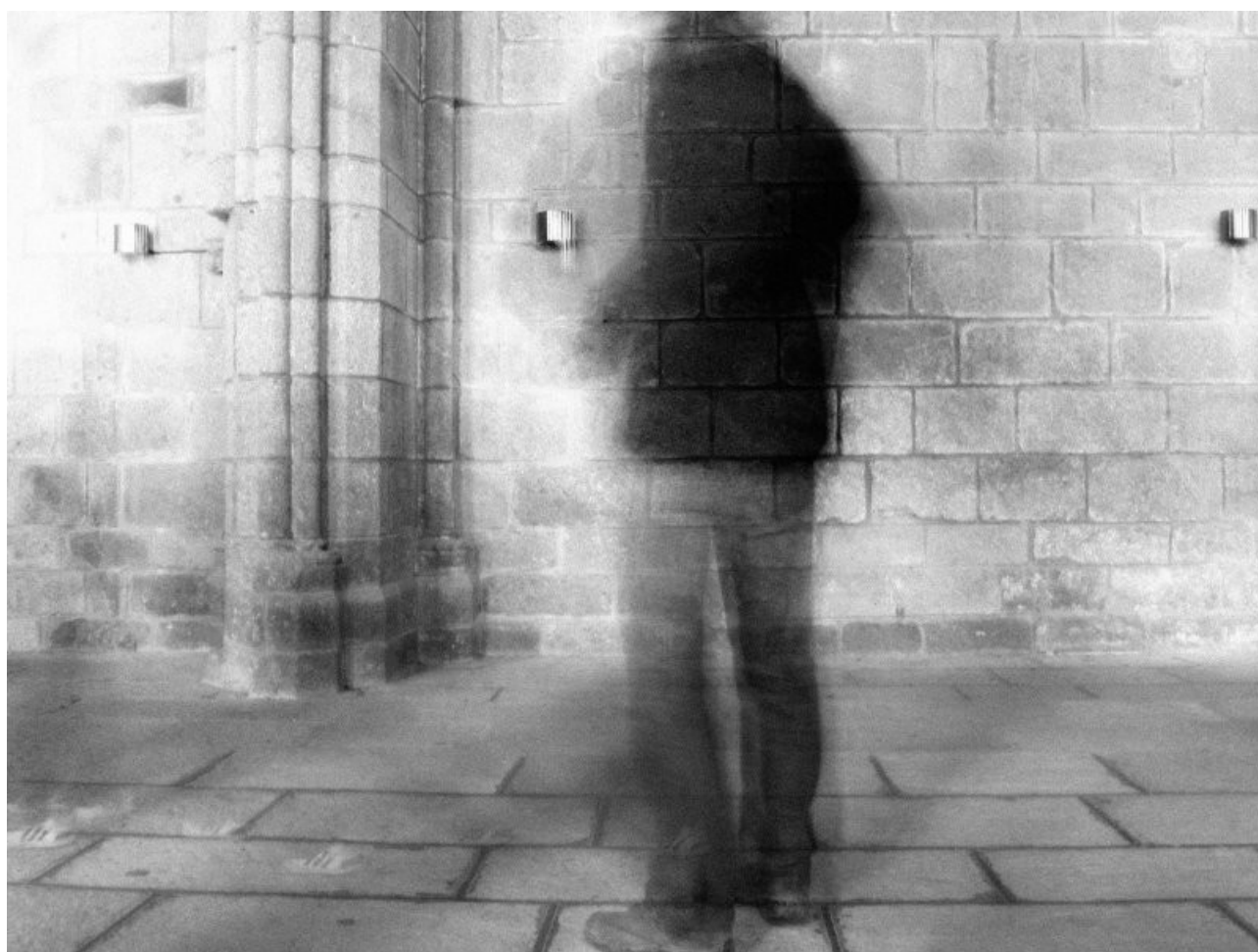
## **LES MAINS SALES**

*Tous les moyens sont bons quand ils sont  
efficaces.*



## **L'OEUVRE DE DIEU, LA PART DU DIABLE**

*Tout cela contribua à l'atmosphère spéciale qui  
entoura le décès de Senior à la fin de l'été, peu de  
temps avant la récolte ; l'impression de soulagement  
fut beaucoup plus sensible que le chagrin.*



# **APRÈS LA GUERRE DES CHOCOLATS**

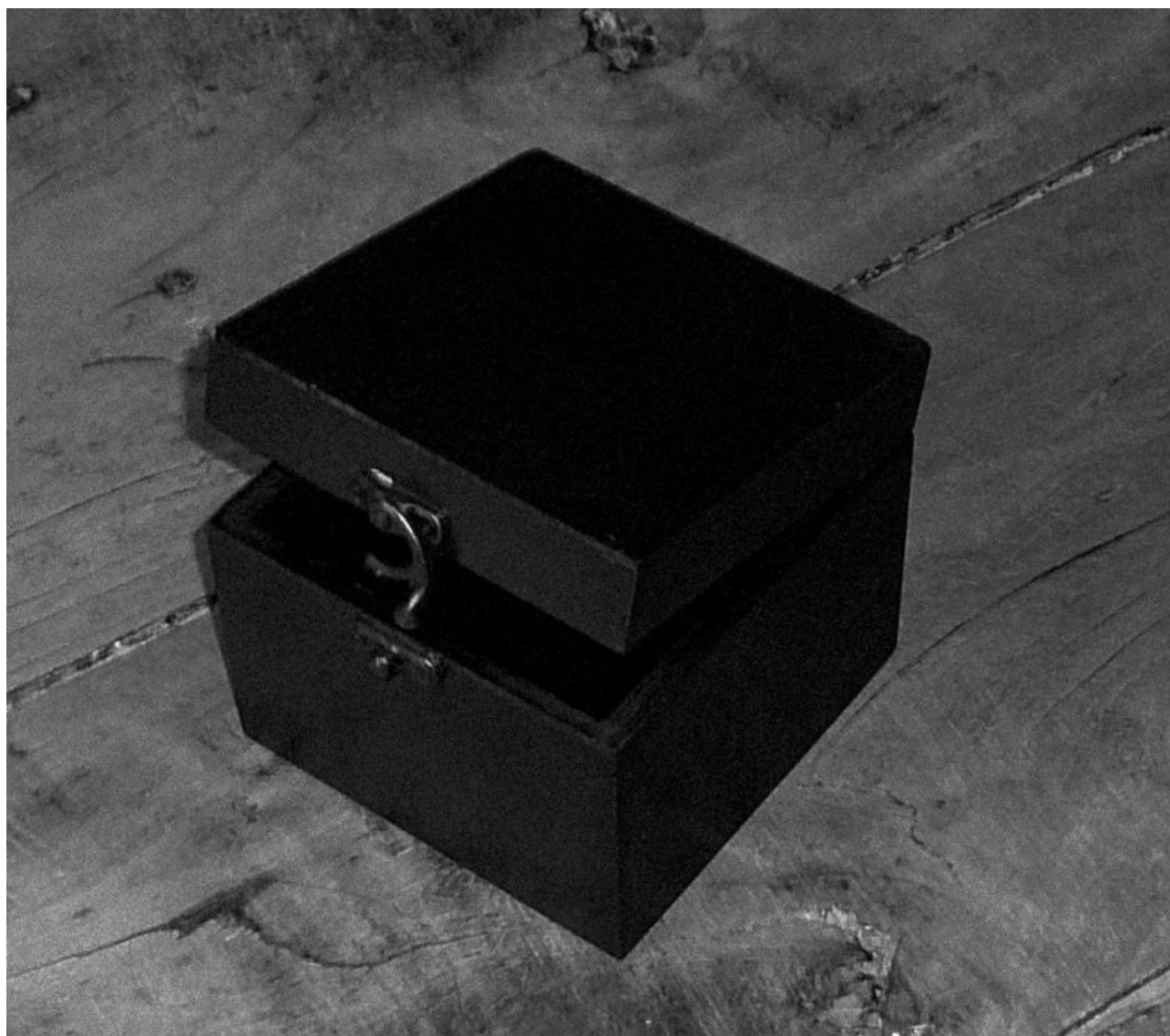
*Moi, étranger, dans un monde que je n'ai pas fait.*





# **LA RÉPUBLIQUE DES RÊVES**

*C'est son héritage.*



# **LE PEUPLE DE L'OMBRE**

*Vous êtes sûr qu'on ne s'est pas trompé de chemin ?*



# LA STRATÉGIE DES ANTILOPES

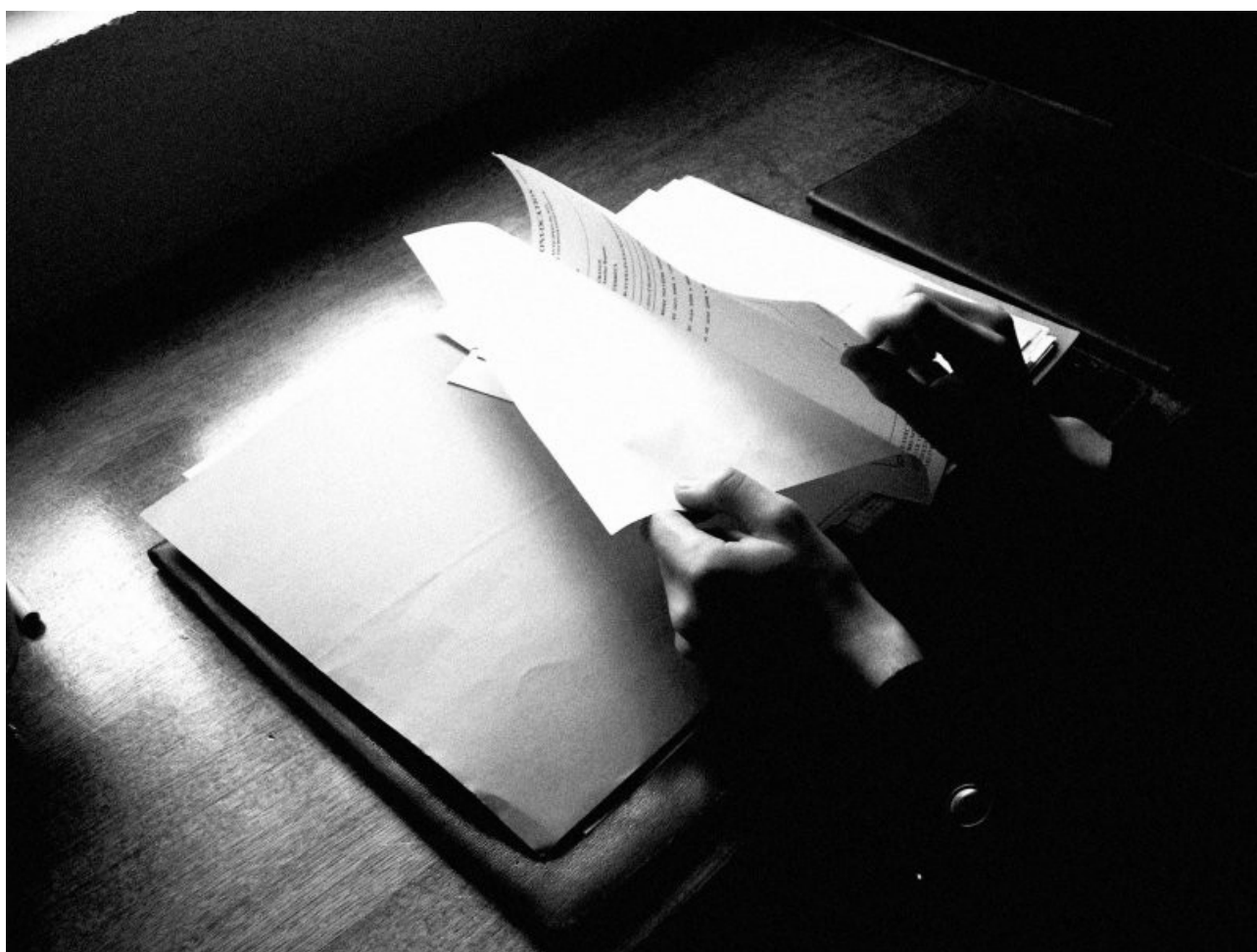
*Un enfant m'a donné une fleur  
un matin  
une fleur qu'il avait cueillie  
pour moi  
il a embrassé la fleur  
avant de me la donner  
et il a voulu que je l'embrasse aussi.*



# LE TROISIÈME HOMME

*J'ouvris le dossier de Lime  
et me mis à lire.*







# REMERCIEMENTS

A l'OuLiPo et particulièrement à  
Olivier SALON  
et  
Frédéric FORTE

A nos professeurs responsables, Hélène Paumier et Laurent Delineau,  
présents quand il le fallait et même quand il ne le fallait pas

## L'OUVROIR, c'est...

Nathan RICHARD, T-S2,  
dit *Papa*  
Rémi DESGRANGE, T-STI,  
dit *Maman*,  
ou *L'Homme qui écrivait*  
*des monologues intérieurs par flemme*  
Léonard ALLAIN-LAUNAY, 2-4,  
dit *Geek-fiston*  
Roxane BERTRAND-BRUNET, 1-S2,  
dite *Nonmaisditdonc*  
Pauline BOIROUX, 1-S2,  
dite *Snow White*  
Rémy CAPELIER-DELERUE, 1-L,  
dit *Rém'I grec*  
ou *Kancèkonvaou*  
Florent CARMELET-RESCAN, 1-S1,  
dit *Joyeux*  
Olivier CHURLAUD, 1-S2,  
dit *le mec qui demande pourquoi*  
Victor DESHAYES, T-S1,  
dit *Viandox*  
Élias VANDERMEERSCH, 2-4,  
dit *Wawa*